Communication et organisation

HS N°2 | 2002
Hommage à Robert Escarpit

La vie et l'œuvre de Robert Escarpit

Michel Perrot

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3019
DOI : 10.4000/communicationorganisation.3019
ISSN : 1775-3546

Éditeur
Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée
Date de publication : 1 novembre 2002
ISSN : 1168-5549

Référence électronique
Michel Perrot, « La vie et l'œuvre de Robert Escarpit », *Communication et organisation* [En ligne], HS N° 2 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3019 ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.3019

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

La vie et l'œuvre de Robert Escarpit

Michel Perrot

1 Le perfide organisateur de cette journée m'a demandé de présenter « la vie et l'œuvre » de Monsieur Escarpit, pour qui il connaît à la fois ma dette et mon admiration. Et pour ce faire, il m'a accordé dix minutes !

2 L'œuvre, passe encore ! C'est notre métier d'universitaire que de régler leur compte aux hommes célèbres en quelques mots et d'en faire des catégories : le journaliste, l'écrivain pour la jeunesse, le théoricien de l'information, l'essayiste engagé... etc. Le plan de mon exposé eût été assez simple.

3 Mais la vie. Que retenir dans une telle exubérance ? Le joueur de pala, l'ami du Mexique, le menuisier, le président d'université, le peintre, l'homme politique, le résistant de la poche du Médoc, le notable malgré lui de la vallée d'Aspe, le grand voyageur...

4 Il est évidemment impossible de tout évoquer. Il va falloir choisir. Avec les risques que cela comporte. Et, risque supplémentaire, c'est un mythe fondateur, en présence du héros, que je dois réciter. Comme chez les Maoris, dans de nombreuses tribus la mort sanctionne le récit qui s'écarte du texte officiel de la mémoire. Ma seule protection sera d'invoquer nos liens de parenté : d'une part, dans Hazembat, votre trilogie sur les marins de Gascogne, Perrot est quasiment un de vos ancêtres ; d'autre part vous avez été mon directeur de thèse et, comme vous vous plaisez à le rappeler dans *Le littéraire et le social* (p. 162) une thèse de doctorat es lettres est « un transfert d'ossements d'un tombeau dans un autre ». Cela crée des liens.

5 Donc M. Escarpit est né à Gujan-Mestras le 15 janvier 1935, sous le signe du Capricorne. Son père était pêcheur de souche bretonne et sa mère fille d'un gemmeur. C'est en tout cas ce qu'il nous dit dans *Le Littératron.* Les documents officiels disent qu'en réalité, il est né le 24 avril 1918 à Saint Macaire. Vous voyez, le personnage n'est pas simple. D'ailleurs il se vante de faire du fantastique avec n'importe quoi. (*Le Fabricant de nuages p.* 226).

6 Mettons donc qu'il soit né en 1918 à Saint Macaire.

7 Il a été élève de l'Ecole Normale Supérieure en 1938.

8 Il est agrégé d'anglais en 1942. « Parce qu'il fallait bien que je fasse quelque chose..., en fait [...] je voulais être égyptologue, assyriologue » (Journal de la SFSIC p. 1).

9 Docteur ès lettres en 1952.

10 Docteur honoris causa de L'Université Libre de Bruxelles.

11 Docteur honoris causa de L'Université de Loughborough.

12 M. Escarpit est aussi titulaire de la Croix de guerre, membre de la Légion d'honneur, Commandeur de l'Aigle Aztèque du Mexique.

13 Mais, pour nous ici ce matin, M. Escarpit est avant tout le fondateur en France des Sciences de l'information et de la communication.

14 Chacun ici sait qu'à Freud, vous préférez Marx et donc je ne parlerai pas des sentiments ambivalents que nous portons à un père fondateur traduit en plus de 25 langues, un père fondateur qu'évoquent rituellement tous nos collègues étrangers quand nous leur rendons visite. Non, je parlerai plutôt du 1 %. Vous vous défendez d'être un gourou mais, bon gré mal gré, vous faites partie du 1 % des œuvres que le tri social laisse subsister dans la mémoire culturelle, comme vous l'avez démontré.

15 Vous nous avez en effet expliqué que « on ne met dans la galerie d'ancêtres que les plus honorifiques ou – ce qui revient au même – les plus scandaleux ». (*Théorie de l'information p.* 193).

16 Sans aucun doute, vous pensiez déjà à vous. Car scandaleux, vous le fûtes tout au long de votre carrière.

17 Vous avez commencé en essayant de convaincre que Byron était un humoriste. Il n'était romantique que par nécessité alimentaire. Cette provocation fut suivie de bien d'autres dans vos cours de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Bordeaux à partir de 1949. C'était l'époque bénie de l'université où ses maîtres étaient encore des hommes de spectacle. Mme de Staël, Kipling, Hemingway... Vos groupies d'alors, et j'en connais qui le sont restées jusqu'à aujourd'hui, colportaient jusqu'en la capitale, une image de vos cours qui laissait rêveur et admiratif l'étudiant parisien.

18 Et puis, dites vous, toujours aussi peu respectueux des convenances, en 1956 vous en avez eu assez de faire des discours sur le discours des autres, « de faire ce métier d'imbécile » (interview dans *Les points sur les I p.* 5). Vous avez donc inventé une sociologie de la littérature, allant jusqu'à donner un statut à la littérature de gare. Vous avez même fait entrer San Antonio à l'université. Est-il plus grande marque d'irrespect ? S'intéresser à la littérature en tant que phénomène plutôt qu'en tant que catégorie, tel fut votre fil conducteur.

19 Toute votre vie vous avez voulu abolir les frontières et les catégories que l'institution avait si coûteusement édifiées. Enseignant la littérature, vous en commettiez aussi, et de la plus futile puisque vous écrivez même pour les enfants.

20 Journaliste (vous auriez au moins pu prendre un pseudo), vous avez imposé à l'université de former à ce métier, certes nécessaire mais pas toujours bien recommandable. Vous saviez bien pourtant que démarche universitaire et approche journalistique sont définitivement antinomiques ! Vous parlez de « la nostalgie qui rend triste la moustache des journalistes : ne rien savoir sur tout et tout regarder sans n'avoir jamais rien vu » (Les reportages de *Rouletabosse p.* 59). Les universitaires n'ont évidemment rien à voir avec cette attitude !

21 Vous êtes certainement un des grands responsables de la professionnalisation de l'université. Vous avez créé, à Bordeaux, le premier IUT dans le secteur tertiaire et vous l'avez dirigé de 1970 à 1975 ; c'était peut-être « du temps gagné » mais il n'y a que dans les

reportages de *Rouletabosse* qu'ils donnent cette formation aussi complète et efficace. Il n'était pas scandaleux d'avoir des idées généreuses, il l'était par contre de les mettre en pratique. C'est d'ailleurs une obsession chez vous : il me souvient que vous vouliez aussi que les thèses débouchent sur des applications. On mesurera l'étendue des dégâts quand on saura que de 1961 à 1986, rien qu'à Bordeaux 3, vous avez dirigé et fait soutenir 90 thèses.

22 De la pluridisciplinarité vous avez fait un étendard, l'affichant dans l'intitulé de l'UER que vous fondez, sans doute dans les vapeurs utopistes soixante-huitardes, l'UPTEC, l'unité pluridisciplinaire des techniques d'expression et de communication. Le nom, seul un spécialiste de la communication pouvait l'inventer et certains n'ont pas manqué d'y voir des réminiscences de vos séjours latino-américains, cristallisera à la fois l'intérêt des uns et l'hostilité des autres. Aujourd'hui, plus sage, l'UPTEC est devenu l'Institut des Sciences de l'Information et de la communication, l'ISIC. Mais je ne suis pas certain que le combat que vous avez mené pour imposer les Sciences de l'information et de la communication soit totalement gagné. Très récemment, une collègue de notre université en parlait comme du « machin ». Sans doute une allusion gaullienne. En tout cas de l'entropie.

23 Vous avez mis en exergue au *Littératron* les mots suivants :

> « À l'Université de France mère folle et mère sage envers qui m'anime tantôt le complexe d'Œdipe et tantôt celui d'Oreste ».

24 Et c'est l'institution à laquelle vous portez de tels sentiments que vous allez présider de 1975 à 1978.

25 Ce fut une période noire pour nous, vos collègues de communication. Votre honnêteté, votre largeur de vue, votre sens de l'intérêt général nous ont souvent à ce moment là donné le sentiment d'être les mal-aimés. Ce sens de l'université dans son ensemble, vous l'avez manifesté tout au long de votre carrière, luttant contre les chapelles, comme par exemple, quand vous avez lancé la première radio dans les sous-sols du cours Pasteur, sous le tombeau de Montaigne.

26 Mais votre défi le plus audacieux, et sans doute pas le plus aisé à mener à bien, fut la fondation en France, au niveau national, des Sciences de l'Information et de la Communication, avec quelques comparses, il est vrai. Vous avez osé créer une nouvelle discipline, bouleverser les schémas. En outre vous l'avez assise sur une « Théorie générale de l'information et de la communication » publiée en 1976. D'ailleurs là aussi, avec le recul vous avouez « en participant à l'ouverture de la boîte de communication j'ai ouvert la boîte de Pandore » (Interview *Les Points sur les I p.* 6). Ce fut un bouleversement des institutions et une lutte contre les idées reçues : combien de fois par exemple, vous ai-je entendu répéter que l'audiovisuel, ça n'existe pas. C'est un peu comme si un iconoclaste aujourd'hui osait affirmer que le multimédia est une escroquerie.

27 En Gascon fanfaron et querelleur, il vous fallait vous démarquer des Anglo-saxons, et vous êtes allé les défier sur leur propre terrain à Montréal en 1975, vous en prenant à celui que vous traitez de « prophète sibyllin » dont la doctrine est « une sorte de mystique... caractérisée par une idéologie néo-surréaliste fortement teintée d'antimarxisme » *(Théorie de l'information p.* 11). Votre mauvaise foi est telle que, quand vous citez MacLuhan, vous allez chercher sa pensée théorique dans ses interviews à Play Boy *(Théorie de l'Information p.* 139). La suite de l'histoire est que vous deviendrez son ami. Toute votre vie n'est d'ailleurs qu'une longue suite de rencontres et d'amitiés. Vous en parlez longuement. Ne pouvant tous les nommer ici, je n'évoquerai que le nom d'Alphons

Silberman. Grâce à vous, j'ai pu travailler aussi avec lui. Vous étiez ainsi avec vos jeunes collègues ou chercheurs : vous acceptiez tous les sujets de recherche, toutes les idées, sans aucune directivité et constamment vous ouvriez des portes. Je crois que c'est pour cette raison que vous avez toujours récusé le terme « d'école bordelaise », aussi bien en sociologie de la littérature qu'en communication, par souci de la diversité, par respect des originalités, bref par tolérance, cette vraie tolérance que seul peut avoir celui qui a lui-même de fortes convictions.

28 Ne croyez-vous pas non plus qu'il est scandaleux, quand on est pédagogue, que l'on revendique une ascendance dans l'enseignement, que l'on a été président de la Ligue de l'enseignement, de prêcher aux jeunes générations que « c'est à chacun de solliciter selon ses besoins les textes qu'il aura l'occasion de rencontrer », « que la vie est trop courte pour pouvoir réfléchir sans risques », qu'« une théorie n'est jamais qu'une façon de voir les choses ». Voilà les principes qui figurent aux toutes premières lignes de l'avertissement de votre théorie de l'information. L'étudiant le moins studieux ne peut échapper à ces propos pernicieux. Et si certains d'entre eux s'aventuraient à la lecture complète de l'ouvrage, ce serait pour découvrir que la Trinité est une application théologique de la loi de Parkinson (p. 191). Il est vrai qu'après avoir écrit une *Lettre ouverte à Dieu* en 1965, sans obtenir de réponse, vous en avez écrit une au diable en 1972.

29 Pourquoi d'ailleurs les étudiants vous liraient-ils puisque « cultivé est étymologiquement un doublet de colonisé », que « l'homme cultivé est une plate-bande que l'éducation a désherbée puis ensemencée sélectivement, selon la dialectique chère à Jacques Monod de l'invariance et de la téléonomie » *(Théorie de l'Information ?.* 190) ?

30 Vous développez ces mêmes idées séditieuses dans vos ouvrages de fiction, preuve qu'à vos yeux elles sont sérieuses : « l'humour et le fantastique sont les démarches nécessaires de la pensée scientifique », ou « les vérités ne sont jamais que des hypothèses » *(Le fabricant de nuages p.* 229).

31 Le dernier paradoxe que le temps imparti me permet d'évoquer est celui du Gascon cosmopolite, enraciné dans son terroir en parcourant le monde sa vie durant : l'homme qui à dix-huit ans couvrait la guerre d'Espagne pour le journal des socialistes girondins, le directeur de l'Institut Français d'Amérique Latine à

32 Mexico de 1945 à 1949, le journaliste sans carte de presse qui tous les matins, où qu'il se trouve sur la planète, 9 000 fois, enverra au *Monde* le célèbre billet, l'expert auprès de l'Unesco qui défendra les programmes de développement du livre en Asie, en Afrique, en Amérique du Nord et du Sud, en Europe aussi bien sûr. C'est le même homme qui est fier de parler occitan, qui a permis que l'occitan devienne sujet de recherche à Bordeaux 3, qui aurait aimé, contre la Guyenne, que celle-ci prît le nom d'Université de Gascogne, qui a choisi de se retirer à Saint Macaire dans sa maison natale, dans ce Langonnais dont il a su décrire les hommes.

33 La clef de toute cette vie et de toute cette œuvre scandaleuse et paradoxale – que nous admirons, peut-être l'aura-t-on deviné-je l'ai finalement trouvée dans le fait que vous êtes un disciple de Jean Népomucène Bouffardi, le caporal de Napoléon. Tout comme Schoene, le jardinier du parc Monceau, vous auriez pu répondre à Louis Philippe, qui lui reprochait de fumer devant la reine : « Si votre majesté est mécontente de mes services, qu'elle me fasse donner mon compte. J'en mourrai sans doute, mais ce sera la pipe entre les dents ! ».

34 La pipe de M. Escarpit tient sans doute le même propos que celle de Tristan Corbière, le célèbre poète qui vécut de 1845 à 1875 :

> « Je suis la pipe d'un poète Sa nourrice, et j'endors sa Bête Quand ses chimères éborgnées Viennent se heurter à son front Je fume... »

35 Vous l'avez écrit d'une autre façon : « Je serai tenté de dire que l'humour est une forme du fantastique ou que le fantastique est une forme de l'humour, tant ils ont de ressemblance. En réalité ils sont tous deux fils de l'inquiétude et du désir de vivre. L'humour tient de son père, le fantastique tient de sa mère » *(Le Fabricant de nuages p.* 226).

36 Cherchant un titre à mon papier, j'avais d'abord pensé à « Foulweather Bob », comme le grand-père de Byron, l'amiral. Un peu trop familier. J'avais aussi envisagé « l'entropologue (avec e) entropique » puisque entropie et mystère sont synonymes *(Théorie de l'Information p.* 189). Finalement, je préfère emprunter à Gérard Sfez un titre qu'il destinait à quelqu'un d'autre : « L'intranquillité rieuse » *(Le Monde* 22 avril 1998).

37 Je vais m'en tenir là, car je sais que « l'impassibilité vous donne des crampes » *(Le Littératron).*

38 C'est Fontenelle qui a écrit : « Les hommes sont toujours curieux, [...] : j'entends les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres ». Chez M. Escarpit cela donne « Davantage, mieux, plus loin, plus vite » : je crois que cette phrase de *Vivre la Gauche* (p. 121) ne s'applique pas seulement à la politique, mais à toute votre vie.

AUTEUR

MICHEL PERROT

Professeur à l 'ISIC-IUP Bordeaux 3